

*Maxima vis in consensu amicorum*

---

# Chalet-des-Brises

---

**Cinquième réunion de bonzes**

**—qui se prennent au sérieux !**

**TIRAGE UNIQUE À CINQUANTE EXEMPLAIRES**

**IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR  
PAR ADJ. MENARD, IMPRIMEUR  
MONTRÉAL 1919**

LP  
F5012  
1919  
M858



F 1305



*Maxima vis in consensu amicorum*

---

*Morin, V.*

# Chalet-des-Brises

---

**Cinquième réunion de bonzes**

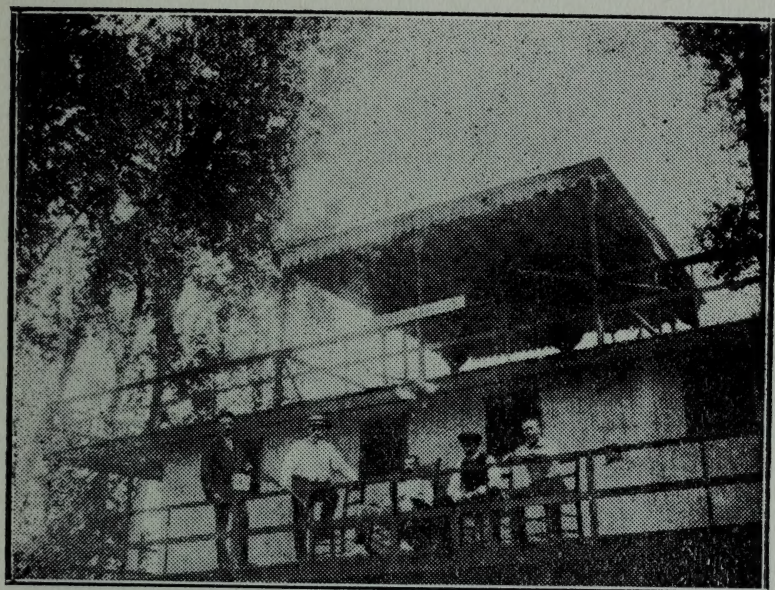
**—qui se prennent au sérieux !**

**TIRAGE UNIQUE À CINQUANTE EXEMPLAIRES**

N°.....

IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR  
PAR ADJ. MENARD, IMPRIMEUR  
MONTREAL 1919





Le Chalet-des-Brises.



L'hôtellerie.



# Chalet-des-Brises

---

Oncques n'avons connu castel mieux dénommé. Brise embaumée des arbres qui nous entourent; brise harmonieuse de l'onde expirant sur la grève; brise infiltrée par les cloisons disjointes; brise au-dessus; brise au-dessous; brise partout ! Tel est le chalet de notre demeure à Notre-Dame-de-Pierreville-sur-le-Saint-François, près du lac Saint-Pierre !

Est-ce un chalet ? Est-ce un navire ? N'est-ce pas plutôt un aéroplane que cette nef élevée sur de hauts pilotis, avec ponts aux deux extrémités, bastingages sur les côtés, et dunette au sommet ? On y accède au moyen d'un escalier, et lorsqu'on voit filer au loin les nuages entre les troncs d'arbres, on se croirait sur un esquif enchanté voguant à travers la forêt.

Le hasard nous a servis à souhait en nous découvrant, au bout du monde civilisé, cette retraite si calme, si fraîche, si riante, si propice à la tenue des assises de notre cinquième *conventum* de collégiens. Etudiants ? Nous n'en avons guère la mine, pourtant, avec nos têtes dénudées et nos barbes grisonnantes, mais nous le sommes encore par la jeunesse du cœur, par la joie de nous retrouver loin des

tracas de la vie, par la gaieté de ces heures que nous voulons consacrer aux souvenirs d'autrefois.

C'est pour cela que le samedi 30 août 1919 nous prenions le train de cinq heures trente à destination de Pierreville. Nous n'étions que cinq... pour le moment; le sixième s'était égaré pendant la journée dans les rues pernicieuses de Montréal-la-Réprouvée !

Trajet monotone en chemin de fer, coupé de temps à autre par quelque bonne anecdote d'Albany sur la façon dont "mon oncle Pierre" a réglé les deux poursuites en séparation de corps intentées par sa femme, ou la manière dont Cadorette, entrepreneur de pompes funèbres, a vengé les malheurs conjugaux de ses amis quand il fut appelé à faire la toilette funèbre de ce chenapan de Brindamour. La discrétion qui nous honore nous impose cependant le devoir de ne pas divulguer ces confidences !

Enfin nous arrivons à notre gîte après trois heures de trajet en chemin de fer et deux en voiture, fourbus, endormis, exténués, l'estomac dans les talons, et c'est à peine si nous avons la force d'ouvrir les yeux à la lueur clignottante de la lanterne d'Omer Desmarais, notre hôte, qui vient nous souhaiter la bienvenue. Nous prenons aussitôt possession de notre bateau-aéroplane où tout est d'une propreté engageante. Les cabines contiennent deux lits superposés où nous serions tentés de nous jeter aussitôt, tant nos paupières sont lourdes et nos membres las, mais nous avons au creux de l'estomac un vide qu'il faut d'abord songer à remplir. *Presto*, Albany nous émoustille en tirant de son sac, en même temps que son pyjama, un rouleau allongé dont la seule vue galvanise l'assemblée.

—"Vrai ? tu *en* as ?"

—"Me croyez-vous assez "innocent" pour venir camper sans *en* apporter ?"

Ce n'est pas de refus, vraiment ! Nous portons la santé de notre hôte et nous le suivons à son hôtellerie rustique d'où se dégage une appétissante odeur d'omelette au lard. Nous y trouvons nombreuse et gaie compagnie qui nous a précédés : le capitaine Trudeau, jeune vétéran de la grande guerre; le journaliste Tremblay, de la *Patrie*; le comptable Brosseau, de la Société d'Administration Générale, et une bonne demi-douzaine de leurs amis constitués pour le moment en société joyeuse sous le nom de "Chorale Eureka", dont les refrains sérénadent l'entrée de notre omelette et qui décochent à la petite bonne les couplets apportés l'an dernier par les Chasseurs Alpains, surnommés les "Diables Bleus de la France":

Pour le repos, le plaisir du militaire  
Il est là-bas, à deux pas de la forêt,  
Une maison aux murs couverts de lierre :  
"Aux Tourlourous", c'est l'enseigne du cabaret.  
La servante est jeune et gentille,  
Légère comme un papillon,  
Comme son vin son oeil pétille,  
Nous l'appelons "la Madelon".  
Nous en rêvons la nuit, nous y pensons le jour,  
Ce n'est que Madelon, mais pour nous c'est l'amour.

### *Chœur*

Quand Madelon vient nous servir à boire  
Sous la tonnelle, on frôle son jupon,  
Et chacun lui raconte une histoire,  
Une histoire à sa façon...  
La Madelon pour nous n'est pas sévère,  
Quand on lui prend la taille ou le menton,  
Elle rit, c'est tout l'mal qu'elle sait faire,  
Madelon, Madelon, Madelon !

Il est bientôt minuit cependant. Nous montons sur le pont de notre trois-mâts, et complètement regaillardis par le souper plantureux et par l'air frais, nous allumons des cigares dont les pointes de feu percent l'obscurité de la nuit comme les étoiles que nous apercevons à travers le feuillage. La brise du soir nous arrive de la pointe du lac apportant avec elle les cri-cris des grillons mêlés aux roulades des rainettes, et, pendant que nous songeons comme il est bon de vivre en cette soirée d'août au "Chalet des Brises", nous entendons monter au loin dans la nuit claire le refrain que la "Chorale Eureka" égrène en notes joyeuses :

.....

Elle rit, c'est tout l'mal qu'ell' sait faire,  
Madelon, Madelon, Madelon !



### Dimanche, 31 août.

Si les cloisons de notre nacelle permettent à la brise de circuler librement, il en est ainsi des moindres bruits. Dès six heures du matin, nous entendons déboucher une bouteille ; c'est là "diane" d'Albany, échanton sans égal, qui, ayant fait ses classes dans une université anglaise, prétend qu'un honnête Canayen doit s'endormir avec un "*night cap*" et s'éveiller au moyen d'un "*eye-opener*". Nous nous laissons faire violence en songeant au déjeuner dont le fumet nous arrive déjà de l'hôtellerie.

La salle de bain est en face de notre campement ; ses murs opalins s'étendent à perte de vue dans la clarté du matin et son eau coule calme et limpide à dix pieds de

profondeur; nous nous y jetons du bout du quai, à la façon des grenouilles nos voisines, et si nous manquons un peu de leur agilité, au moins le costume est le même.

C'est dimanche et nous appareillons bientôt le yacht pour nous rendre à la messe à Notre-Dame de Pierreville, soit environ six milles en zigzags sur la rivière Saint-François. Nous accostons au quai du député Ouellette, dont la ferme modèle pique la prairie des poteaux rouges de ses clôtures à perte de vue et étale au soleil la richesse agraire de ses nombreux troupeaux. L'église est remplie jusqu'aux portes et c'est à peine si nous pouvons nous glisser sous le porche, mais aussitôt l'*Ite missa est* lancé, une houle se produit et c'est dans une quasi solitude que nous assistons au dernier évangile.

Que faire en un camp, sur le bord d'une rivière, un dimanche, sinon de pêcher — avec un accent circonflexe et des lignes, cela va de soi ! Notre groupe se partage suivant ses inclinations. Les uns vont chercher vers le lac Saint-Pierre les fortes émotions des grosses pièces au bout d'une ligne traînante, pendant que d'autres moins ambitieux se contentent de taquiner le goujon sur la grève; d'autres, plus philosophes ou moins avisés, vont tout simplement s'allonger, un livre à la main, dans les hamacs tendus en travers de la dunette où leurs corps et leurs pensées se bercent ensemble au souffle des brises attachées au service de notre chalet.

C'est tout de même un coin de pays bien pittoresque, cette pointe de terre à l'embouchure de la rivière Saint-François. La crue du printemps fait monter l'eau jusqu'à hauteur d'homme, et c'est pour cette raison que les constructions doivent être mises sur pilotis. Les arbres du bosquet sont dépouillées de toutes branches jusqu'à la hauteur extrême de la crue, de sorte qu'on circule sans embarras sous

un dôme impénétrable de verdure. Des maisonnettes de pêcheurs surgissent ici et là, abritant de braves gens à la figure franche et sympathique, et partout s'ébattent de nombreuses bandes d'enfants joyeux. La sève de la race bouillonne ici à peines pores et cela fait du bien au cœur de voir cette vitalité de notre peuple !

\*

\* \*

### **Lundi, 1er septembre.**

La Fête du Travail se célèbre d'habitude en s'éreintant sous prétexte de se reposer. C'est pour cela que deux de nos voisins, partis cette nuit pour la chasse en compagnie de Desmarais, nous arrivent au moment du déjeuner avec quelques couples de canards et des courbatures par tout le corps. Il est vrai que ce lundi 1er septembre est jour de fête légale, que la chasse ouvre aujourd'hui, et que lorsqu'on a travaillé ferme pendant toute l'année on mérite bien de se récréer un peu ; mais nous profanes, qui ignorons les subtilités de ces jouissances, nous avons honteusement fait grasse matinée dans des lits moelleux et nous achetons prosaïquement le produit de ce sport laborieux à raison de soixante-quinze sous le couple de canards et vingt sous le régál délicat d'une bécasse !

Cet incident a cependant pour effet d'émoustiller Tartarin Chartier qui se met en frais de déballer le grément apporté pour sa journée de chasse. Il nous exhibe tour à tour deux fusils, un pour le gros gibier, et un autre pour le petit, un masque pour se protéger contre la morsure des moustiques, une casquette pour circuler dans la forêt et un chapeau mou pour la chasse dans le marécage, une paire de bottes molles en cas d'avoir à descendre dans l'eau et

une autre à semelles dures pour marcher dans le bois, un sifflet pour appeler son compagnon de chasse et une boussole pour s'orienter, une lampe de poche en cas d'avoir à coucher sous la tente, une brosse et du cirage pour nettoyer ses chaussures au retour — enfin tout ce qu'un chasseur prévoyant devrait prendre avant de partir en expédition cynégétique. Aussi, combien plaint-il ceux qui sont partis, cette nuit, avec seulement un fusil, des cartouches et une sandwich dans leur poche !

Mais à propos... Des cartouches ?... Il n'a pas pensé à cela !... Bah ! c'est un détail... il en empruntera. D'ailleurs, comme il est trop tard pour songer à faire le coup de fusil ce matin et qu'il doit retourner en ville ce soir, il se contente de poser en grand costume de chasseur devant le kodak de Mignault, avec un de ses fusils à la main, son chapeau mou dont un bord légèrement relevé et l'autre crânement rabattu sur l'oreille, son masque, ses bottes molles et, dans sa main libre, deux couples des canards qu'il vient d'acheter.

C'est vrai, hélas ! que pour quelques-uns le congé tire à sa fin et qu'il faut songer au retour ; Desmarais ira conduire en yatch à Berthier, de l'autre côté du Saint-Laurent, ceux qui veulent prendre le train de l'après-midi pour Montréal. Nos voisins de la chorale Eureka viennent nous sérénader avant le départ ; et comme Dieu nous a aussi départi quelques filets de voix rauques, nous nous joignons à eux dans des *chorus* qui ont pour effet de chasser tous les oiseaux du voisinage. Albany, prêt à partir pour la pêche, en chapeau de paille du pays, ne veut pas être en reste de politesses, et, pour le coup de l'étrier, il lance avec la virtuosité d'un *maestro*, cette chansonnette d'allure bien canadienne dont chaque couplet soulève des tonnerres d'applaudissements :

— 1 —

A Saint-Denis, près des grands bois,  
Un jour d'orage et de bataille,  
Je mis pour la première fois,  
    Mon chapeau d'paille.  
Sans égards pour nos beaux chapeaux  
Narguant les balles, la mitraille,  
Nous nous battîmes sans repos  
    En chapeaux d'paille.

— 2 —

Plus tard, quand fut signée la paix,  
J'allais souvent par la broussaille,  
Rire avec celle que j'aimais,  
    En chapeau d'paille.  
Le printemps, quand je l'épousai,  
C'était au temps de la semaille;  
Aux balustres je déposai  
    Mon chapeau d'paille.

— 3 —

Nous eûmes de nombreux enfants...  
Ça nous fait plaisir, la marmaille;  
Ça vous a des airs triomphants  
    En chapeaux d'paille.  
Et malgré tout...ces groupes ardents,  
(Nos médecins n'ont rien qui vaille),  
Tous disparus... en regrettant  
    Leurs chapeaux d'paille !

— 4 —

A son tour la mère partit;  
Sur cette terre, faut qu'tout s'en aille !  
Il ne me reste qu'un ami :  
    Mon chapeau d'paille.  
Je suis vieux, j'ai près de cent ans,  
Je me résigne et je travaille,  
Pour pouvoir mettre encore longtemps  
    Mon chapeau d'paille.

“Cette chanson vaut mieux qu’un coup”, dit Tremblay dont la vacance était finie, “elle me décide à vous instituer mon héritier, puisque vous avez l’avantage de rester ici *en chapeau de paille*.” Et joignant les actes à la parole il va chercher à son camp le solde de sa provision liquide et la dépose en hommage aux pieds du chanteur. Et l’on entendra pourtant des grincheux prétendre que la musique ne rapporte rien !

Mignault et Chartier veulent profiter du yacht pour revenir à Montréal. C’est prudent, car ils ont laissé des malades de carrière qui pourraient bien guérir pendant leur absence. Nous faisons prendre un instantané de notre groupe sous les arbres, en face de notre deux-ponts, et vogue la nacelle : pendant que les voyageurs filent vers Berthier, Lapalice, Beauregard et Morin rament allègrement vers le “trou aux perchaudes” avec leurs lignes et une large provision de vers de terre.

Sainte bénite ! que ça mord ! Les bêtes voraces nous laissent à peine le temps de jeter l’hameçon à l’eau que déjà elle l’entraînent au fond. Un petit coup sec pour les enfermer, et d’un geste large nous amenons à la surface les corps dorés qui résistent et qu’on voit briller au soleil à mesure qu’ils montent, pour frétiller ensuite au fond de la chaloupe où nous les jetons sans pitié. Il va de soi que nous en manquons quelques-uns, et naturellement ce sont les plus gros ; n’importe, nous aurons autant de plaisir demain à parler de ceux-ci que nous en avons aujourd’hui à prendre les autres. De retour au gîte, nous comptons le nombre de nos pièces : il y en a 72 ; c’est un résultat dont nous pouvons être fiers. Madame Desmarais déclare qu’en en fera un pâté dont nous lui dirons des nouvelles !

Quel splendide coucher de soleil pour terminer cette journée si bien remplie ! Des monceaux de nuages, roses

d'abord, rouges et pourpres ensuite, montent de l'autre rive et se reflètent sur la surface de la rivière qui fait miroir. Ils prennent toutes les formes, variant leurs couleurs à l'infini, se poursuivant, se fondant les uns dans les autres, coupés çà et là de vols d'oiseaux qui jettent leurs notes joyeuses; on se croirait transporté dans ces jardins orientaux où tout est lumière, couleur et harmonie. Mais peu à peu les teintes s'affaiblissent, l'obscurité monte, les étoiles s'allument dans le bleu du ciel, et bientôt c'est le grand calme de la nuit, rompu seulement par les mille voix des insectes qui bruissent dans l'herbe.

Nous allions nous coucher lorsque nous entendons le ronflement d'une automobile, chose inusitée dans ces parages et doublement étrange à cette heure. C'est de la visite pour nous, ou plutôt c'est un des nôtres, la brebis perdue dans les rues de Montréal au moment du départ, qui nous arrive après une randonnée de deux jours, ayant passé par Saint-Hyacinthe, Saint-Judes, et Dieu sait quels pays connus et inconnus avant de nous tomber ici au milieu de la nuit. Nous l'accueillons avec effusion; il remplacera les deux copains partis cet après-midi, et, comme Madame Desmarais n'est pas encore couchée, il court une chance de se lester d'une bonne omelette au lard avant de grimper dans son "*upper berth*".

\*

\* \*

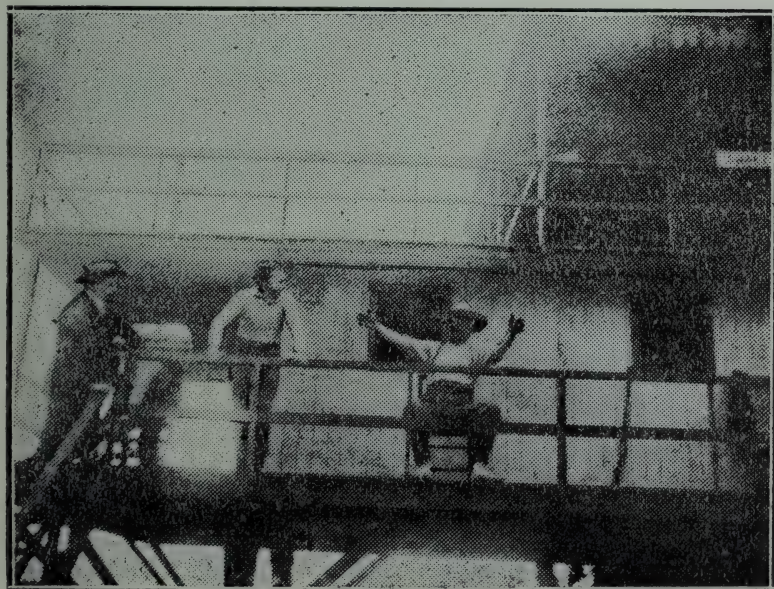
**Mardi, 2 septembre.**

"Les peuples heureux n'ont pas d'histoire", a dit la Sagesse des nations; les gens heureux non plus, dit notre paresse, mais ils peuvent en inventer — des histoires... C'est en vertu de ce principe inattaquable que nous expliquons à Gendron les péripéties de notre pêche extraordinaire



CONVENTUM DE 1919.

Horace Chartier, Alexandre Gendron, Victor Morin,  
Albany Beauregard, Adolphe Mignault, Ovide Lapalice.



... "un maskinongé long comme ça."



de la veille, insistant principalement sur le poids énorme des pièces que nous avons manquées. Il y eut un moment pathétique lorsque Albany décrivit le danger que nous avions couru d'être entraînés vers le lac Saint-Pierre par un maskinongé "long comme ça", disait-il en écartant les mains de quatre pieds, "qui avait avalé la perchaude prise au bout de ma ligne, au moment où je la tirais de l'eau et qui nous aurait fait chavirer à cinq arpents du large si la ficelle n'eût pas cassé !"

— "Cela me rappelle, dit Gendron, le monstre que j'ai pris un jour dans la rivière Chibouette à Saint-Hugues; il mesurait quatorze pouces et demi entre les deux yeux !"

Et comme nous protestions qu'il n'y avait jamais eu poisson de cette dimension dans la rivière Chibouette, "Je vais vous dire", expliqua le pêcheur prodige en dissimulant un sourire malicieux dans sa barbe, "j'ai mesuré la distance des yeux en passant par la queue !"

Mais la cloche du dîner vient de sonner et nous ne sommes pas lents à nous rendre à son appel car c'est aujourd'hui que le fameux pâté à la perchaude nous attend. Doré, fumant, odorant, il fait son apparition sur la table où Madame Desmarais en personne le dépose avec respect tandis que sa petite bonne aux yeux de violettes porte modestement la sauce assaisonnante. Ah ! mes amis, quelles délices ! et combien nous comprenons que le grand Vatel se soit suicidé en constatant que la marée lui faisait défaut ! Tendre et ferme à la fois, croustillant et mijotant dans un jus ineffable, alliant au goût délicat de la crevette un souvenir lointain du blanc de chapon, c'est à genoux que nous en redemandons pour la troisième fois. Avis aux sacripants qui se font cuire un bifteck le vendredi !

A ce propos, Lapalice, qui a fait des études théologiques, nous assure qu' "à l'impossible nul n'est tenu" et que, si l'on

ne peut *raisonnablement* obtenir d'aliments maigres un jour d'abstinence, les règles canoniques permettent de manger gras. Comme preuve à l'appui, il cite le cas de ce chanoine gourmand qui avait fait un cours d'études légales et se trouvant à dîner dans un restaurant renommé de New-York un vendredi demanda "des cervelles d'anguille au beurre noir". Comme le garçon lui répondait qu'on n'en avait pas, il commanda "une tranche de baleine aux petits pois", et ayant reçu la même réponse négative, il leva les yeux au ciel en disant : "Vous êtes témoin, Seigneur, que j'ai demandé du poisson par deux fois et que je ne puis en avoir". Et se tournant vers le garçon : "Dans ce cas, dit-il, apportez-moi un chateaubriand aux pommes, — bien saignant !"

L'estomac délicieusement lesté, nous songeons aux affaires. Le conseil de direction de notre conventum est au complet : Morin, président, Beauregard, vice-président, et Lapalice, secrétaire. Le temps est arrivé de rendre compte de l'administration à l'assemblée générale, représentée par Gendron, car l'expérience nous a appris que le moment le plus favorable est après un bon dîner, lorsque les estomacs sont encore sous l'empire d'une reconnaissance qui diminue graduellement à mesure que la digestion s'élabore. Nous convoquons donc une assemblée plénière sur le pont supérieur du chalet et nous décidons :

1° De fixer la prochaine réunion à cinq ans d'intervalle, suivant la tradition, soit en mil neuf cent vingt-quatre.

2° D'arrêter, comme programme de cette réunion, une excursion en bateau, soit au Saguenay ou dans le golfe Saint-Laurent, à moins qu'un confrère en possession d'une cure, ou à son défaut un laïque ayant au moins le rang de marguillier, ne nous invite à célébrer chez lui.

3° De continuer la série des publications de nos compte-rendus de conventum, dont les éditions sont aujourd'hui

d'hui si recherchées par les connaisseurs et font prime en librairie.

4° De transmettre au supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe une dépêche ainsi conçue : "Elèves de 1876-1884, réunis en conventum, saluent Alma Mater."

5° Elections des officiers.—A ce moment le président déclare une intermission d'un quart d'heure pour permettre aux candidats de "voir" leurs électeurs. Gendron est aussitôt entouré. Victor débouche une fiole à grand bruit, Albany se met à compter de l'argent, et Ovide exhibe sournoisement sur la table un morceau de pâté aux perchaudes qu'il avait dissimulé dans une gazette. Les "arguments" de Victor sont fort appréciés; candidats comme électeurs font cercle autour de lui.

Le quart d'heure se prolonge...

Gendron, blasé de sourires et d'adulations, monte se coucher...

A cinq heures précises, le scrutin est dépouillé et le secrétaire annonce le résultat suivant : Président : Morin, réélu; vice-président : Beauregard, réélu; secrétaire : Lapalice, réélu; tous à l'unanimité des voix.

C'est comme cela, Mesdames et Messieurs, qu'on fait des élections !

\*  
\* \*

**Mercredi, 3 septembre.**

*Deux heures du matin.*

Quelle est cette ombre qui se glisse entre les arbres dans la nuit sombre ?

C'est l'heure des crimes et nous pouvons nous attendre à tout dans cette solitude !

En cas d'attaque nocturne, qui pourrait entendre nos appels désespérés ?

Nous disparaîtrions sans laisser de traces et notre meurtrier resterait impuni !

La société serait impuissante à nous venger, et nos veuves, n'ayant pas de preuves légales de notre décès, ne pourraient se remarier !

Si nous avions au moins un des fusils de Chartier pour nous défendre...

Mais rien, hélas ! et le sinistre bandit monte notre escalier !

— Tiens ! c'est toi, Albany ? Je t'assure que tu nous en as fait une vieille peur. D'où viens-tu donc ?

— Ne m'en parlez pas, mes amis, j'ai le corps en révolution, et j'arrive de la petite maison que vous connaissez, là-bas, avec une fenêtre sur le derrière... Mais ne vous énervez pas et couchez-vous ; cela va mieux au retour qu'avant mon départ...

#### *Quatre heures du matin.*

Encore un bandit qui se glisse entre les arbres à la faveur des ombres de la nuit...

— C'est-y encore toi, Albany ?

— Oui, couchez-vous ; ça va mieux maintenant. Mais je voudrais bien voir le chrétien qui me reprendra à manger du pâté aux perchaudes, le soir, avant de me coucher ! C'est fini ! Si une maudite perchaude vient jamais mordre au bout de ma ligne, je vous invite à venir voir la réception que je lui ferai !

— Allons, allons ! Tu en mangeras moins la prochaine fois. Viens prendre cette potion adoucissante pour calmer le feu de tes entrailles.

Et s'autorisant d'un permis officiel d'empoisonner les gens, Alexandre lui fait avaler une belle rasade de citron chaud dans lequel il a glissé insidieusement un grain de calomel !...

*Cinq heures du matin.*

Comment ! est-ce encore lui ?

Non. Cette fois, c'est Ovide qui doit prendre le train du matin pour Saint-Aimé où le reste de sa vacance passera en recherches historiques destinées à un volume en préparation. Nous lui souhaitons bon voyage; mais, brisés par les alertes de la nuit, c'est à peine si nous avons conscience de son départ, et le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque nous sortons de nos cabines pour nous jeter à pleine eau courante dans la salle de bain du Saint-François.

*Midi.*

Le menu de l'hôtellerie Desmarais annonce : "Canard à l'étuvée". Nous en respirons déjà le fumet de la galerie de notre chalet, mais le docteur Gendron défend à Albany d'en manger, apparemment pour le punir de nous avoir tenus éveillés une partie de la nuit, ou plutôt pour en avoir la part plus grosse. Albany nous observe quelques instants pendant que nous dégustons le mets délicat, mais à la fin, n'y pouvant plus tenir, il abjure les tentations de l'estomac et court se réfugier dans cette demeure chaste et solitaire, où il y a une petite fenêtre, s'ouvrant sur le derrière...

*Sept heures du soir.*

Le capitaine Trudeau, son compagnon de chasse Lorrain et le guide Desmarais se sont rendus jusqu'à Pierreville chasser la bécasse sur les grèves du Saint-François. Chose

extraordinaire ! le résultat le plus substantiel de cette excursion se résume à quatre homards que le capitaine a fait venir de Montréal, bien empaquetés dans la glace.

Aussi recevons-nous, comme "Ordre du jour", la défense péremptoire de souper avant que la salade au homard soit préparée. Trudeau et Lorrain s'y emploient en artistes, les manches retroussées jusqu'aux coudes, avec des monceaux de citrons, des bottes de céleri, des bocaux de macédoine, des flacons d'huile d'olive et de vinaigre rosat, des salières, des poivrières, des moutardiers, et que sais-je encore ? — Mais la faculté médicale a des devoirs à remplir : le docteur Gendron se dévoue avec son patient Albany à manger un triste macaroni au fromage pendant que le reste de la chambrée se gave de la délicieuse salade.

Passera-t-elle ? L'expert Lorrain s'en charge en apportant, pour veiller au chalet, un de ces élixirs de longue vie que les Américains hâbleurs sont en train de consigner aux oubliettes pour avoir le plaisir de les redécouvrir un jour !

\*

\* \*

**Jeudi, 4 septembre.**

Nos voisins de camp plient bagage à leur tour ; nous allons leur faire conduite en yatch jusqu'à Pierreville, car nous voulons profiter de l'occasion pour y visiter la réserve des sauvages abénaquis. Cette tribu, puissante autrefois, se réduit à peu de chose aujourd'hui ; quelques maisonnettes, fort propres en vérité, se groupent autour de l'intéressante petite église ; mais le type indien que nous nous attendions à rencontrer est presque totalement disparu. Nous croisons dans les rues du village des messieurs et des demoiselles qu'on nous dit être des naturels de l'endroit et qui paraissent

aussi à l'aise dans leurs vêtements européens que des citadins de Montréal. Enfin, nous entrons dans un magasin d'art indigène dont le nom du propriétaire "Obumsawin" ne laisse aucun doute sur l'identité de son origine; ô déception ! le jeune dandy qui vient nous servir parle indifféremment anglais comme un habitué du Bowery ou français comme un natif du faubourg Québec, et, pour amorcer sa vente, il nous offre une cigarette à tirer de son étui d'argent !

Nous nous hâtons de retourner au chalet ; on y est beaucoup mieux sur le pont ou dans la dunette qu'à nous promener dans la poussière des rues d'un village, fût-il indien. Et bien habile sera celui qui viendra nous déloger ! *Deus nobis haec otia fecit !*

C'est indécent comme il fait beau depuis notre arrivée. Pas un nuage au ciel, pas une ride sur l'eau, pas un degré de variation dans le thermomètre; un soleil d'été dont on se moque à l'ombre de notre sous-bois, et des clairs-de-lune argentés qui nous font goûter le charme de "l'heure exquise".

Mollement étendus dans les fauteuils de notre palais aérien, nous avons tout oublié des tracasseries de la vie : les dossiers poussiéreux à compulser; la tâche ingrate à fournir sous le feu de la lampe de nuit; le client exigeant à satisfaire; et même le dernier jour de grâce du billet à rencontrer. Nous n'avons pour l'instant d'autre cure que de boire à longs traits les flamboiements du soleil et, le soir venu, d'évoquer avec Lozeau les visions nocturnes en regardant là-haut s'allumer les étoiles :

Les visions du soir passent comme des vierges,  
En fins souliers d'azur, en robes de lin blanc,  
Et leurs doigts délicats sont étoilés de cierges  
Dont le feu pâle est, sous l'haleine, vacillant.

. . . . .  
Dormez ; la nuit est bonne, ô mortels misérables !  
Dormez, l'aube viendra vous éveiller trop tôt !  
Trop tôt vous reprendrez la plume ou le marteau,  
Et sous l'aiguillon d'or des rayons implacables  
Vous maudirez l'azur ardent du jour si beau !

\*  
\* \*

**Vendredi, 5 septembre.**

Les départs sont commencés pour de bon. Hier, c'étaient nos voisins ; aujourd'hui, c'est Gendron qui part à cinq heures du matin pour aller prendre le train de Sorel, et demain ce sera notre tour.

Nous consacrons cette dernière journée au *far-niente* le plus complet : lecture légère sur notre gaillard d'avant, à l'abri du soleil comme du vent ; sieste nonchalante dans les hamacs de notre dunette ; courte promenade sous l'ombre du bocage et dans les joncs qui s'étendent vers le lac. Mais on sent déjà la triste obsession d'une fin de vacance ; on réunit de part et d'autre les divers objets apportés, on les enfouit dans les sacs de voyage . . . ; le charme est rompu, et, les quelques heures qui nous restent s'achèveront tristement.

Nous réglons nos comptes de séjour au Chalet-des-Brises et à l'hôtellerie Desmarais ; vraiment la note est raisonnable et nous avons eu la valeur de notre argent. Il nous en reste même assez pour acheter quelques couples de canards qui apporteront à nos femmes un arrière-goût de ce pays de Cocagne que nous avons découvert à Notre-Dame-de-Pierre-ville-sur-le-Saint-François-près-du-lac-Saint-Pierre !



**Samedi, 6 septembre.**

La hantise du départ nous éveille à quatre heures du matin. Nous ne sommes pas les premiers cependant ; Desmarais et sa femme circulent déjà à la lumière des lanternes, et bientôt notre déjeuner est prêt. Nous nous séparons à regret de ces braves gens et de ce coin de terre charmant où les heures étaient si douces à vivre, et nous montons en voiture pour attraper le train de sept heures à Pierreville.

Il commence à pleuvoir. Est-ce parce que nous partons, et la nature s'harmonise-t-elle à ce point avec nos sentiments ?... En montant dans le train nous apercevons Lapalice qui arrive de Saint-Aimé, en route aussi pour Montréal. Nous lui montrons la belle chasse que nous avons faite depuis son départ, mais cela paraît peu l'intéresser, car il nous dit avoir acheté d'aussi beau gibier au moment de partir.

La pluie redouble. Elle bat rageusement les vitres de notre wagon. Les insectes dont nos canards sont remplis courent partout sur nous... Ah ! les sales bêtes... Et les gens qui nous voient avec ce gibier, mais sans fusils, ont l'air de nous prendre pour des farceurs. Si nous avions au moins, pour la frime, un des fusils de Chartier !... Il n'était pas si mal avisé, après tout !

Montréal ! — Il pleut à boire debout !

*Sic transit gaudia mundi !*



## ERRATA

---

**Pages 10, 18 et 23.**—Réflexion faite, Chartier n'avait apporté qu'un fusil, n'ayant pas de place au dernier moment pour prendre le deuxième.

**En face de page 14; vignette du haut.**—Gendron ne devrait pas figurer en même temps que Chartier et Mignault sur cette photographie, vu qu'il est arrivé après leur départ.

**N.B.**—Nous enverrons une de nos magnifiques primes aux 1000 premières personnes qui nous donneront la solution de ce problème photographique.

# Cinquième Conventum de la Classe 1876-1884

tenu en 1919 à Pierreville

## OFFICIERS

Président: Victor Morin, notaire, Montréal.

Vice-président: H. Albany Beaugregard, protonotaire, Saint-Hyacinthe.

Secrétaire: Ovide M. H. Lapalice, archiviste, Montréal.

## MEMBRES

J. Théodore Beauchamp, ingénieur civil, Seattle, Washington.

L. Auguste Beaudry, médecin, Saint-Hyacinthe.

Rév. Michel Beaugregard, curé, Waterloo.

Rév. Napoléon Bélanger, curé, Saint-Dominique.

Alphonse Bourgault, employé civil, Ottawa.

Hormisdas Cardin, propriétaire, Crookston, Minnesota.

J. Horace Chartier, médecin, Montréal.

L. Joseph Dupuy, journaliste, Lowell, Massachusetts.

V. Ernest Fontaine, avocat, Saint-Hyacinthe.

Arthur Gareau, dentiste, Como.

J. Alexandre Gendron, médecin, Ware, Massachusetts.

Wilfrid Hébert, pharmacien, Trois-Rivières.

Martial Lavallée, médecin, Suncook, New-Hampshire.

Rév. C. Hugues Lefebvre, jésuite, Québec.

Adolphe Mignault, médecin, Montréal.

J. Chrysanthé Tassé, médecin, Worcester, Massachusetts.

Georges Tassé, médecin, Iberville.

Rév. Frédéric Tessier, religieux, Memramcook, N.-Brunswick.

## IN MEMORIAM

L. Raymond Benoît, médecin; Patrick H. Brown, avocat; L. Victor Cabana, médecin; Rev. Timothy Cokely, prêtre; Rév. C. Aimé Demers, prêtre; Rev. Jeremiah Desmond, prêtre; Rév. Denis Dumesnil, jésuite; Henri Laurier, protonotaire; J. Alexandre Loupret, traducteur; Rév. J. V. Octave Moreau, jésuite; Joseph Rodier, médecin.

R. I. P.









